



# LA CRÉCELLE

Prix libre

LE CRÉPITANT JOURNAL DU  
CONSERVATOIRE EN LUTTE

TROISIÈME MOUVEMENT

## Culture partout, justice nulle part ?

Ce confinement prend des allures de « fête de la culture » : il y a une offre artistique et culturelle en ligne qui a redoublé, et l'on est tenu d'ingurgiter, chaque jour, une bonne dose de « culture ». Au fond c'est super d'être confiné : c'est l'occasion rêvée de regarder des ballets, des opéras, de visiter des musées à distance. Alors, bien sûr, on se réjouit de l'offre artistique et culturelle qui est maintenue, mais il plane derrière tout ça un gros mensonge : l'idée que la gratuité garantirait l'accès à tous. Parce que, pour l'immense majorité des gens, le confinement n'est pas une grande récréation qui libère du temps pour l'introspection. Il y a ceux et celles qui télétravaillent, parfois tout en assurant la tenue du foyer, de l'école à la maison, de la gestion des courses, de l'espace, du temps. Il y a aussi de grandes angoisses pour le futur : quand on était privé d'emploi avant le confinement, on peut légitimement être inquiet pour la reprise. Il y a de la misère, pure et simple, et l'incapacité bête et méchante de se nourrir. Il y a la sordide recrudescence des violences conjugales. Et tout cela est sans compter que beaucoup de travailleur-euse-s ne sont pas confiné-e-s ! On pense évidemment aux soignant-e-s, aux employé-e-s des supermarchés, mais aussi aux travailleur-euse-s des transports (RATP, SNCF), qui ont souvent découvert qu'ils ou elles ne faisaient pas rouler des trains que pour les choses essentielles comme les médicaments, mais bien aussi pour faire tourner les profits : voitures neuves, biens de consommation, il faut que ça roule ! Dans certaines usines (PSA, ...) le travail ne s'est arrêté que grâce à la mobilisation des travailleur-euse-s sur place, et dans d'autres (comme Airbus), c'est « exploitation as usual ». Ce confinement, qui est bien trop strict pour beaucoup (plus de libertés démocratiques), et bien trop incomplet pour d'autres (mais il faut quand même aller bosser), n'est en réalité qu'un gigantesque effet de loupe sur les inégalités qui traversent notre société. Et, comme d'habitude, la culture n'est pas épargnée. Pas épargnée par les inégalités d'accès à Internet (quand il y a une bonne connexion, il n'y a pas forcément un point d'accès par personne), mais pas épargnée non plus par les rapports de classe qui surdéterminent les rapports à la culture.

## Continuité dans les choux, pédagogie aux fraises, on garde la pêche mais lâchez-nous la grappe

À l'heure de l'écriture de cet article, nous voilà confiné-e-s depuis trois semaines. Il n'aura pas fallu bien longtemps à l'administration du conservatoire pour réagir et empêcher ses élèves de se disperser. Nous aimerions revenir sur les premières réactions et « mesures » prises, symptomatiques d'une société où tout se doit d'être sans cesse et rapidement « sous contrôle », trop souvent au détriment du partage et de la réflexion commune. On décèle, dès le premier e-mail nous annonçant la fermeture des locaux, l'élément de langage que l'on retrouvera dans tous ceux qui suivront : il est primordial d'assurer la continuité pédagogique. Dès lors pleuvent les injonctions à la productivité : prendre son cours d'instrument en visioconférence (ce qui, dans le cas d'élèves en supérieur, pose tout de même sérieusement question d'un point de vue pédagogique, sans nier pour autant l'intérêt psychologique et humain que cela peut avoir), envoyer des devoirs supplémentaires, capitaliser sur ce temps libéré pour redoubler d'efforts pour préparer un examen dont on ne sait s'il sera maintenu, reprendre un travail technique en profondeur, avancer sur son mémoire, produire, produire, produire... Pourquoi cette obsession ? La continuité pédagogique comme échappatoire ? Pour lutter contre la peur du vide et les questionnements sur notre utilité ? Imposer une « solution » d'en haut, pour éviter de confier l'adaptation nécessaire de nos cursus à l'intelligence collective et partagée entre étudiant-e-s et professeur-e-s ? Comme moyen de maintenir le contrôle sur une situation qui nous échappe ?

Il aurait été bienvenu de la part du conservatoire de prendre en compte le fait que, pour une grande partie d'entre nous (personnel compris), il y a une grande difficulté, voire une impossibilité à continuer comme avant, à faire comme si de rien n'était. (*suite p.2*)

Notre monde nous offre à nouveau un signe de faiblesse majeur, et laisse présager d'un avenir à court terme bien incertain. Soyons lucides, la « continuité » tant souhaitée est illusoire, si ce n'est impossible, voire indécente.

Cette crise, le confinement, l'affolement médiatique, les difficultés financières, psychologiques, physiques, humaines auxquelles chacun-e de nous peut être confronté-e nous mettent face à des interrogations et des doutes qui nous envahissent, et qu'il est important de ne pas dissiper à coups de visioconférences.

Et si pour une fois, dans ces circonstances exceptionnelles, le conservatoire nous laissait la possibilité de douter ? La possibilité de débrancher, de nous reconnecter au monde qui nous entoure et d'y être sensibles ? De vivre pleinement ce temps ralenti et d'en profiter pour se poser des questions existentielles habituellement balayées d'un revers d'agenda surchargé ? Comment assumer d'être artiste dans un monde qui, manifestement, va mal ? Quel positionnement souhaitons-nous adopter dans la société ? Quelle dépendance acceptons-nous, depuis notre confinement privilégié, vis-à-vis de nos concitoyens qui nous nourrissent, nous soignent ? A quoi souhaitons-nous leur servir, nous ? N'est-ce pas mal nous connaître que de croire que, sans nouvelles du conservatoire, nos pratiques s'arrêteraient subitement ? Pris-e-s par la main, nous voilà une fois de plus privé-e-s d'un temps qui nous laisserait l'occasion de chercher, de nous enrichir d'autre chose, d'écouter, d'apprendre ailleurs, de lire, de penser, de jouer — non pas travailler, mais jouer. Nous ne sortirions de ce confinement que plus prompts à affronter le monde.

Un regard compatissant pourrait excuser l'administration d'avoir voulu nous mater — un autre plus acerbe l'accuserait volontiers de flicage, tant pour s'assurer que les étudiants continuent à étudier, que les professeurs à travailler. Chacun-e doit apporter des preuves, et la « continuité » est assurée sur leurs écrans... Bref, pourtant sortis de la bergerie, les moutons restent bien gardés.

La « communauté » est apparemment une notion qui leur tient à cœur, et régulièrement employée dans les communications du conservatoire ou les discours de ses dirigeants... Pourtant, dans une communauté, on discute, on échange, on réfléchit pour avancer ensemble. Alors pourquoi ne pas faire confiance aux étudiant-e-s ? Nous avons tou-te-s choisi de suivre ces études, et sommes tou-te-s passionné-e-s et impatient-e-s d'avancer sur nos chemins artistiques respectifs.

Nous vivons dans une société où tout doit être instantané et efficace, où il faut produire et être rentable... Cela engendre forcément des réactions bien trop rapides et donc inappropriées, car nous avons besoin de temps et de recul pour réfléchir et faire mûrir nos pensées. Au lieu de garder l'emprise à tout prix sur les étudiant-e-s, pourquoi ne pas faire chemin ensemble ? Inventer ensemble une nouvelle manière d'échanger et de partager : accompagner plutôt qu'imposer. Au passage, nous en profitons pour remercier les professeurs inventifs qui ont su rebondir sans se précipiter, et sortir du carcan du cours traditionnel.

Évidemment, cette manière d'agir et d'interagir ne peut avoir de place dans une institution très hiérarchisée ni dans une relation traditionnelle de maître à élève dans laquelle nous sommes encore bien trop souvent englué-e-s, et que le conservatoire a grand peine à faire évoluer.

Faisons contre mauvaise fortune bon cœur et voyons en cette crise sa potentialité libératrice. Le temps arrêté, l'avenir incertain, ancrent résolument notre pratique dans le présent. Adieu l'idée de postérité, les dogmes, la validation des pairs !

Nous voilà chacun-e libre de pratiquer notre art tel que que nous l'entendons. De jouer uniquement la musique que nous aimons et de nous en saisir pleinement. Libre de la jouer non pas comme il faut, mais comme nous aimerions l'entendre. Libre de lui donner le sens que nous voulons dans un monde qu'il nous faut réinventer. Jouons et dansons dans les interstices d'un monde qui se fissure sous nos yeux.

## #EuroNousPrendPourDes(Bal)Cons ?

Pour celles et ceux de nos lecteurs qui ne seraient pas au courant : la directrice du CNSMDP, Émilie Delorme, nous tient régulièrement informés, par mail, des évolutions de la situation (dates prévues de réouverture de l'établissement, tenue des examens, etc.). Mais son mail du 30 mars dernier nous a fait tomber de nos chaises : elle nous y proposait à la fin de « faire retentir tous les vendredis soir à 19h00 la musique composée par Marc-Antoine Charpentier, compositeur français du 17<sup>ème</sup> siècle, extraite de son Te Deum, musique célèbre pour avoir été longtemps l'hymne de l'Eurovision. » C'est une proposition qui a émané conjointement des deux CNSMD (Lyon et Paris) et du Centre de Musique Baroque de Versailles. Le tout, si on le partage sur les réseaux sociaux, doit être accompagné du hashtag #eurobalcon. Et Émilie Delorme de conclure « Le confinement ne doit pas nous isoler. » Au cœur d'une crise sanitaire aux conséquences sociales dévastatrices, alors que l'Europe et le monde comptent leurs morts (tout en comptant leurs sous), et alors que nous nous préparons à une crise économique dont les conséquences seront mortifères, nous trouvons que cet #eurobalcon frise l'indécence.

Qui a décidé ça ? Confinés dans des situations souvent très précaires (petits voire minuscules appartements, difficultés à pratiquer notre instrument...), on découvre dans nos boîtes mails que les directions des grands établissements de France ont pensé à nous, ou plutôt, ont pensé pour nous, à notre place : elles se sont concertées et nous proposent, d'en haut, un événement clef en main. Dans l'affaire, les principaux intéressés n'ont pas été consultés, pourtant, sans nous, leurs grandes idées ne sont... que des idées ! En effet, le buzz n'a pas eu le caractère que les initiateurs espéraient... Si vous cherchez ce hashtag sur les réseaux sociaux, vous tomberez sûrement sur une des nombreuses vidéos satiriques qu'il a inspirées, qui, à la manière de Mauricio Kagel ou des Monty Python, se jouent du caractère et de l'absurde de la situation avec inventivité et irrévérence.

*#oops*

### **L'injonction à la production artistique**

Alors que tous nos concerts, examens, auditions sont annulés, il nous faudrait malgré tout garder haut notre exigence artistique, et notre joie d'être des artistes. Une sorte de grande communion hebdomadaire pour dire « vive l'art » (et vive l'Europe, mais on y reviendra). Non, notre métier de musicien, ce n'est pas ça. Ce n'est pas cette grande chose romantique qui crée du « tous ensemble » dans n'importe quelles conditions.

Notre métier, c'est un ensemble de pratiques dont l'absence ne peut pas être compensée par des selfies narcissiques filmés de nos rebords de fenêtre.

### **Quelle Europe célébrer ?**

Célébrer l'Europe ! On touche à un sujet épineux, alors disons-le tout de suite : nous sommes pour l'union des peuples à travers les frontières !

Mais justement, tiens, commençons par parler frontières, parce que ce que l'Union Européenne fait aux siennes n'est pas toujours très joli à voir : les milliers de morts en Méditerranée et ailleurs en attestent. À soi seul, cela rendrait difficile pour nous d'aller célébrer cette Europe-là toutes les semaines. Et puis la crise sanitaire au cœur de laquelle nous nous trouvons est aussi largement la conséquence de choix économiques. Réduire les budgets des États à tout prix, ça se paye en nombre de morts. La France, depuis Sarkozy en passant par Hollande et maintenant Macron, s'en est donné à cœur joie pour enlever des lits d'hôpitaux, réduire les équipes de soignants, etc. Mais c'était largement une politique concertée à échelle européenne. Alors chanter l'« Europe » au milieu de ses cadavres, très peu pour nous.

Et puis la « Culture » à échelle européenne, on en parle ? Là aussi les politiques d'austérité, la mise au pas devant les marchés et les lobbies privés, la promotion incessante du mécénat ? Mais c'est vrai qu'il y a aussi l'eurovision... bon alors ça compense, on oublie tout, et vive Charpentier ! Bon et puis... qui d'entre nous a un balcon à Paris ou à Lyon ? Décidément, ce hashtag frise le cynisme...

## **Les étudiants des Beaux-Arts résistent au virus du luxe**

Le temps nous paraît loin où un petit organisme à peine vivant d'environ 0,1 micron n'avait pas imposé une trêve à la lutte, très politique, de l'occupation de l'espace public.

C'est à un épisode édifiant de cette lutte qu'ont pris part nos camarades des Beaux-Arts de Paris au mois de mars dernier. Leur directeur, Jean de Loisy, avait accepté de privatiser les locaux au profit du styliste Thom Browne, pour que celui-ci y présente, à l'occasion de la "fashion-week", sa très chic collection automne hiver 2020-2021.

Les étudiants des Beaux-Arts ont donc été, pour une journée, mis à la porte de leur école. Mais ils ne se sont pas laissés faire. Afin de protester publiquement contre la privatisation de l'espace public et la dépendance économique de leur école aux sociétés privées, ils ont choisi la performance.

Celle-ci s'est déroulée au moment où devait se tenir le défilé, dans la rue donnant accès à leur école. Entourés d'un de leurs camarades, un couple d'étudiants, masqués de noir, juchés sur un socle drapé, brandissaient une pancarte où était inscrit : « Le privé nous met à nu, l'école est à la rue ». Ils se sont tenus ainsi sous la pluie, dans une tenue dont la simplicité était inspirée de leur slogan. Ils ont ainsi réussi à perturber l'ambiance policée et sélecte du défilé de mode, et à exprimer que l'alliance des arts visuels, du luxe et de la finance, incarnée parfaitement par la fondation Louis Vuitton, est combattue par les jeunes artistes.

*La Crécelle* leur adresse toute sa solidarité à leur action.

## De l'autonomie musicale à l'autonomie politique des musiciens ?

Il est difficile d'écrire en temps de confinement autre chose que le confinement lui-même. Pourtant, si l'écriture doit servir à quelque chose, c'est bien à fixer « le regard sur son temps pour en percevoir non les lumières, mais l'obscurité » (1). Alors, face aux flashes médiatiques sur le nombre de morts, l'unité nationale et les injonctions à la reprise économique, il est nécessaire de renouer avec le temps de lutte sociale durant lequel s'est déclenchée la pandémie du coronavirus.

Depuis un an fleurissent des textes venant de musiciens issus des « institutions publiques » : *Variations concertantes sur une candidature moindre pour un Créatoire Nébuleux Subversif de la Multitude Déterminément Politique (CNSMDP)*, la tribune du collectif Voltes contre les suppressions d'émissions de création à France Musique, *Le Manifeste des non travailleur-se-s de l'art*, et, bien sûr, les écrits de *La Crécelle*. De plus, les interventions des travailleurs des institutions musicales (Opéra de Paris, Radio France, CNSMDP, conservatoires) dans la lutte contre la réforme des retraites ont émergé parfois de manière spectaculaire, parfois plus timidement, mais contribuant à cette effervescence sociale du monde de l'art et de la culture : bibliothèques en grève (BNF, BPI), Art en grève, installateurs des musées, Musée du Louvre, etc...

Les réflexions qui émergent de ces luttes sont nombreuses et circulent dans des médias militants ou au sein des groupes d'échanges et d'organisation. On y parle de la défense de l'intermittence pour les uns, de la précarité des autres, du statut de l'artiste dans le monde social, de la participation aux luttes, des liens entre esthétique et politique. Les débats y sont nombreux et riches : se confrontent histoires des pensées et des disciplines, diversité des régimes sociaux, définition du travail dans un monde capitaliste, esthétisation de la politique et politisation de l'esthétique. Les solidarités tissées par la lutte sont souvent hétérogènes sur le plan des idées et permettent le cheminement commun grâce à une dialectique argumentative soutenue.

Le but de ce texte est de prendre un peu de recul sur cette dynamique issue du milieu musical institutionnel. Prendre du recul permet de se frotter aux événements en cours, par un certain déphasage qui, par la relation au présent qu'il crée, permet de préparer l'après. Ainsi, la réflexion autour du concept d'autonomie en ce qu'il fonde notre milieu musical et qu'il est une perspective politique permet d'éclairer la nécessaire transformation sociale amorcée par les exemples cités.

Le milieu de la musique savante occidentale s'est construit sur l'idée d'autonomie musicale. L'autonomie doit s'entendre comme le fait que la musique ne s'inscrit plus dans un contexte extra-musical. La production, la réception, la composition, l'exécution ne fonctionnent que comme références au purement musical.

L'autonomie comme telle se fonde sur les idées d'œuvre musicale et de musique absolue. L'œuvre musicale comme concept tel que théorisé par Lydia Goehr (2) propose une expérience totalisante et auto-contenue. Elle est autonome et coupée des soucis quotidiens. Elle demande une écoute revendiquée comme pure mais surtout savante et élitaire. Elle comprend également la fixité de la partition et une structure sonore constante. La question de la complexité du langage crée l'échelle de sa valeur et son inscription dans un canon institutionnel. En tant qu'ensemble clos, elle participe au développement généralisé de la propriété. Issue de la sphère classique, elle contamine les musiques populaires par le droit d'auteur, la sacralité patrimoniale et les hiérarchies esthétiques. L'œuvre musicale telle qu'elle s'autonomise au tournant des années 1800 fonde un certain nombre de normes sociales et de principes institutionnels encore présents aujourd'hui.

On me reprochera un questionnement peut-être daté, déjà actualisé par la musique contemporaine, ou mis en défaut par les musiques populaires. Plusieurs points peuvent être opposés à ces remarques. Il est important de comprendre que plus des concepts impliquent en profondeur des pratiques au fur et à mesure de l'histoire, moins leur prégnance et leur contenu idéologique transparaissent (3). Ainsi, on peut dire aujourd'hui que des hiérarchies de subjectivités se maintiennent par l'œuvre musicale : compositeur, chef d'orchestre, soliste, musicien d'orchestre, professeur, assistant, accompagnateur, élève. De plus, la critique de l'œuvre musicale telle que réalisée dans la création post-1945, par exemple dans 4'33, manque son coup par son maintien dans l'institution résultante de ce concept (4). Les musiques populaires peuvent également s'intégrer petit à petit dans la structure sociale de l'œuvre musicale. Le jazz est un bon exemple : sa pratique au CNSMD s'appuie sur un répertoire de standards qui sont soumis aux règles de droits d'auteurs. La valeur de l'interprétation repose sur la complexité du langage et des critères de virtuosité.

Ainsi, tout travail critique sur notre champ institutionnel implique à minima de comprendre ces concepts d'autonomie et d'œuvre comme des constructions historiques et sociales.

(1) (5) Giorgio Agamben, *Qu'est ce que le contemporain ?*

(2) (3) (4) Lydia Goehr, *Le musée imaginaire des œuvres musicales et Politiques de l'autonomie musicale*

Revenir à ces concepts comme structures sociales permet de comprendre leur dimension normative et la capture des subjectivités qu'elle implique. Un renouveau des pratiques n'est pas possible sans compréhension de leur généalogie. Le développement de certaines pratiques de médiation est un bon exemple de cette incapacité à renouveler les pratiques sans pensée critique. Ainsi, le déplacement de l'œuvre musicale dans un nouvel environnement social ne suffit pas à destituer les rapports de domination qu'elle implique. La sécularisation de l'œuvre comme objet sacré n'offre pas nécessairement la possibilité d'un nouvel usage. Comme autre exemple plus récent de cet attachement à l'autonomie de l'œuvre d'art, nous trouvons la défense de Roman Polanski par des jeunes loups du Conservatoire de Paris. Il s'agissait bien de maintenir absolument séparé l'homme de l'œuvre afin d'éviter toute inscription dans un tissu social et des rapports de domination. J'ai dit au début de l'article que l'écriture sur notre temps permettait d'interroger l'obscurité que nous traversons. Mais s'intéresser à cette obscurité, c'est découvrir toutes les petites étoiles qui passent à travers et qui cherchent à nous rejoindre (5).

Questionner l'autonomie musicale dans sa persistance institutionnelle, ce peut être également réfléchir à l'autonomie comme possibilité d'émancipation. Car si on revient à sa définition, l'autonomie est la faculté à se déterminer par soi-même. Pour une communauté politique, c'est le fait de se donner ses propres lois. Ainsi, la multiplication des textes évoquée au début peut se comprendre comme la nécessité de se nommer. Se donner un ou plusieurs noms, ce n'est pas anodin : c'est commencer à exercer sa puissance de se dire et donc d'agir selon son éthique. Nommer ce qui nous fait, c'est l'exercice progressif de la construction de sa liberté. C'est également faire exister d'autres discours que les discours dominants de l'évidence de la norme. C'est mettre le pied dans la porte du fonctionnement institutionnel et questionner le sens des choses. Chez Castoriadis, l'autonomie est la capacité à se transformer comme société. Son contraire, l'hétéronomie, est le consentement et l'« obéissance à des lois extérieures qui sont issues d'une autorité transcendante »(6). L'autonomie musicale en tant qu'elle se structure comme norme institutionnelle aliène notre autonomie politique par ses valeurs transcendantes qui organisent nos pratiques. A contrario, opérer la critique de l'autonomie musicale, c'est commencer à se constituer comme communauté politique autonome, comme exerçant sa capacité de transformation sociale. Chez Castoriadis, « une des caractéristiques essentielles de l'autonomie individuelle et collective est la capacité de réflexivité, d'un retour sur soi. »(7)

De fait, « elle implique une distanciation par rapport aux institutions et aux lois » (8). Si chez cet auteur, l'autonomie est collective et individuelle, il ne s'agit pas ici d'une responsabilité propre basée sur un sujet clos sur lui-même. En tant que volonté de se transformer, elle est la vérification de sa capacité à agir et de son intelligence par la construction avec son égal dans la lutte sociale. Le chemin de l'autonomie porte donc en lui l'émancipation individuelle et collective. L'implication dans le mouvement social des musiciens et les réflexions esthético-politiques qui en découlent sont la critique en acte de l'autonomie musicale. Comment faire tenir démarche politique et démarche artistique ? De quoi nos pratiques sont-elles le produit ? En quoi le mouvement social abolit mon statut d'artiste ? Comment se cherche l'articulation entre singularité sensible et exercice de mon anonymat ?

La situation du confinement n'arrête pas cette quête d'autonomie des musiciens, elle ne la rend que plus nécessaire. La nécessité de faire exister des contre-discours, d'autres modèles d'organisation et des solidarités rend l'autonomie particulièrement prégnante comme devenir politique. Des musiciens comprennent petit à petit que la politique d'émancipation se pratique contre l'État, les institutions officielles et le marché. La construction de l'autonomie permet de faire tenir l'expérimentation au présent de nouveaux possibles, et la constitution de multiples fronts de lutte alimentant une transformation révolutionnaire.

Nous, musiciens, en sommes certes au babille de l'autonomie, mais dans ce contexte de crise, l'ouverture réalisée ces derniers mois ne se refermera pas. A nous d'alimenter en actes et en mots cette quête, à nous de créer les solidarités nécessaires face aux attaques des puissants !

(6) (7) (8) Michèle Ansart-Dourlen, «CASTORIADIS. *Autonomie et hétéronomie individuelles et collectives. Les fonctions de la vie imaginaire*», Les cahiers psychologie politique

## Fragments de confinement

### Témoignages anonymes

« D'habitude motivée et indépendante dans mon travail, j'ai du mal à trouver l'envie de jouer... Je me sens seule avec mon instrument monodique, qui est voué la plupart du temps à la musique d'ensemble. »

« Aujourd'hui, l'administration du département m'a proposé de continuer un stage de didactique en conservatoire par Zoom dans un brillant trio entre le tuteur, l'élève et moi... pédagogie de misère ou misère de la pédagogie ? »

« Il serait temps durant ce confinement de revoir notre rapport au temps, à la création, à la productivité. De ne pas nous mettre à l'écart des décisions qui nous concernent. D'enfin éveiller nos consciences d'artistes pour réfléchir au monde artistique dans lequel nous voulons travailler, créer, interpréter et évoluer. »

**« J'ESPÈRE QUE DE CELUI-CI [LE CONFINEMENT] NAÎTRA QUELQUE CHOSE DE PLUS BEAU ET DE PLUS JUSTE, EN ATTENDANT, J'AIMERAIS AVOIR LE TEMPS DE LE VIVRE, ET QUE LE CONSERVATOIRE ME LAISSE UN PEU PLUS CE MOMENT BRUTAL ET POÉTIQUE À LA FOIS. »**

« Qu'est-ce que c'est que de faire de grandes études, d'avoir un beau diplôme, à côté de la santé et de la vie de millions de gens ? »

« Heureusement que certains profs nous encouragent, nous soutiennent et sont compréhensifs et patients »

« Je viens de finir mes études au conservatoire, et le secteur étant entré dans une crise qui nous impactera pour plusieurs années, je ne vais pas pouvoir exercer mon métier et songe à une reconversion pour subsister... Cela me rend un peu triste. »

**« J'ai l'impression de me dédoubler et de me contempler en train de plancher sur des devoirs qui ne m'intéressent pas, et de vivre cette aberration comme un véritable deuil. Deuil de mon innocence, deuil de ce voile que je ne pourrai plus mettre sur les crises en cours et à venir, deuil de l'art tel que je l'ai vécu et dans lequel je ne pourrai plus me reconnaître. »**

« Le confinement n'a pas que du négatif, parce qu'il permet de prendre du recul sur notre vie : qu'est-ce qui me manque ? Et plus important encore : de quoi pensais-je avoir besoin, et dont je me rends compte que je ne manque pas ? Nous vivons dans un univers riche de culture, mais aussi dans une constante demande de présenter un travail abouti, nous avons des vies personnelles régies par une forte pression sociale, dans une ville où nous sommes bousculé·e·s matin et soir, (...) et quand ce tourbillon s'arrête, sommes-nous prêt·e·s à nous arrêter nous-même et nous poser cette question : est-ce que tout ce que je fais a un sens ? »

« Quand un.e professeur.e reconnaît ses propres difficultés personnelles dans la situation de confinement, c'est le renversement du rapport pédagogique : non plus un sachant et un ignorant mais deux personnes qui échangent enfin à égalité. »

« Cette angoisse constante [...] est d'autant plus difficile à vivre quand on a la sensation d'être totalement abandonné par l'administration. [...] Les délégués du département ont fait un travail formidable, en nous demandant quasiment tous les jours et depuis le début comment on allait, les solutions auxquelles nous pensions pour les examens, afin de les présenter à l'administration. Cette dernière ne les pas écoutés, et donc ne nous a pas écoutés. Et ça, ça fait très mal. »

*« Pour moi ce qui est difficile, c'est l'absence d'interactions sociales et l'idée affolante qu'on ne pourra pas rejouer en orchestre avant longtemps »*

« Certains profs [...] font comme si la situation était normale et le travail devait se poursuivre coûte que coûte. »

« Ça n'est pas comme [...] un choix personnel de faire une retraite pour travailler paisiblement »

« J'ai réellement peur pour la culture après le covid-19, pour tous les gens qui seront abandonnés par l'Etat qui ne fera certainement pas du cas par cas, pour tout ce qui va changer dans notre rapport entre les uns et les autres, et pour cette récession économique qui va nous écraser si nous ne la contestons pas en profondeur. »

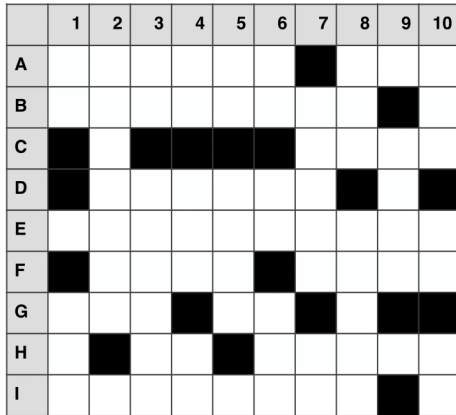
« Comment ne pas s'angoisser de notre avenir financier quand tous nos moyens de gagner quelques sous sont réduits à néant ? »

« Cette année est la dernière que je fais au CNSMDP mais aussi ma dernière année d'études. Au deuil de la vie étudiante s'ajoute l'angoisse constante de cette fin d'année si particulière »

**« Ce que j'en retiens c'est une injonction à la productivité et surtout à la créativité. Ne serait-ce pas le moment d'imaginer un travail plus autonome pour les danseur.ses, de s'affranchir un peu plus du modèle du professeur tout puissant qui a tout à nous apprendre ? Ne serait-il pas temps d'engager de vrais dialogues, de professeur à élève, de vraies discussions concernant les propositions pour cette fin d'année où l'avis des élèves serait vraiment pris en compte ? »**

« C'est une situation comme celle-là qui me fait prendre la mesure de l'importance du collectif, de la communauté musicale, de l'esprit étudiant au conservatoire qui nous porte et nous fait progresser... »

« J'ai l'impression de perdre totalement pied, et me raccroche à ce que je peux faire pour aider les étudiant.e.s autour de moi, et rire »

Les mots croisés de *La Crécelle*

- Air Canada // Prénom qui se lit dans les deux sens
- Blocus, des examens par exemple
- Quelqu'un // Amour rebelle pour Carmen
- Lanoitan tnorF // SMIC // alphabet : o, p, q, r, ..
- Vu ou connu ? // Couleur italienne
- Dans // Groupe d'hôtel // Enseignement Supérieur et Recherche
- Qualité très recherchée du papier toilette // Europe Ecologie
- SMIC // Smallest basic unit of a plant
- Compositeur allemand vivant à Karlsruhe
- Demande courante sur facebook // Organisation djihadiste // Film péruvien sorti en 2014

- A. On peut l'être à Mediapart, peut-être bientôt à La Crécelle aussi // SMIC (on en a jamais assez)
- B. Distanciés sociaux // Chanteur
- C. Là-bas // Défi
- D. Bière absolument monstrueuse
- E. Mieux vaut l'avoir dans son assiette que dans la tête
- F. RoideRussie//50/50
- G. Basse à Tessiture Étendue // Village aux Pays-Bas
- H. Carte maîtresse // En fonction de...
- I. Bourgeons, beaucoup de parisiens ont commencé à en prendre soin pendant le confinement

## Solution du précédent numéro



En raison d'une pandémie mondiale, *La Crécelle* n'est pas en mesure d'honorer son engagement d'offrir deux crécelles pour le prix libre d'une aux lecteurs ayant réussi les mots croisés du précédent numéro. Nous présentons nos excuses aux lecteurs cruciverbistes et les remercions de leur compréhension.

## Le duo-feuilleton

épisode 2 : le grattoir

$\text{♩} = 120$  dans une grande joie  $\text{♩} = 80$

Saxophone Soprano en si

Alto

S. Sax.

A.

(slap puis souffle sans hauteur) 10

15

*p* *ppp* *pp* *f* *ff/pp* *poco* (*f*) *poco vib.* *ff/pp* *poco* (*f*)

*8va* *ff* *sfz* *sfz* (simile)

*ff/pp* *poco* (*f*) *poco vib.* *ff/pp* *poco* (*f*)

*ff/pp* *poco* (*f*) *poco vib.* *ff/pp* *poco* (*f*)

La suite au prochain numéro...



## Annulation de tous nos projets rémunérés : de quoi va-t-on vivre ?

Les lieux de spectacle ont été les premiers à fermer, ils seront les derniers à rouvrir. Dans le pire des scénarios, envisagé par l'Allemagne, on parle de 18 mois sans spectacle. Il est probable que ce scénario s'applique aussi en France, mais qu'on en soit tenu au courant au compte-goutte, mois après mois.

Cela pose pour nous toutes et tous la question de notre avenir musical proche, les lives Facebook ayant, artistiquement, de sérieuses limites. Mais cela pose surtout une question strictement matérielle : de quoi allons-nous vivre ? Comment faire face à cette situation quand on finance ses études par des activités musicales, ou quand on aspire, demain, à vivre de ces métiers ?

Cette situation nous rappelle que notre « statut d'artiste » ne nous permet pas d'échapper à notre condition de salariés précaires. Car oui, sous sommes bien des salariés, l'intermittence n'est qu'un régime et pas un statut, malgré un abus de langage très répandu... Un consensus se dégage au sein des syndicats du domaine du spectacle pour revendiquer un allongement automatique de tous les droits en cours, aussi longtemps que dure la période de fermeture des lieux de spectacle et même au-delà, ainsi qu'un abaissement des seuils d'entrée dans l'assurance chômage.

Mais pour l'instant, ce n'est pas du tout ce que prévoit Pôle Emploi, et nous attendons de voir comment les annonces de Macron vont être effectivement mises en musique ! Parce que jusqu'à présent la « neutralisation » de la période annoncée par le ministre de la Culture est en réalité une mesurette minable, qui ne touchera que 25% des intermittents. Et l'assurance chômage, ce n'est pas tout ! Il y a aussi des choses à exiger de nos employeurs. Ceux-ci se divisent en général en deux catégories. Il y a les structures subventionnées, dont les recettes ne dépendent que très peu ou pas de la billetterie : qu'il y ait ou pas du public, elles touchent des subventions qui doivent leur permettre d'honorer les salaires, même si les représentations n'ont pas eu lieu, et le ministère les y a invitées. Beaucoup l'ont fait, mais pas toutes, loin de là. Elles auront des comptes à nous rendre sur la manière dont elles utilisent l'argent public. Et puis il y a les autres structures. Le gouvernement a mis en place des mesures exceptionnelles « d'activité partielle ». En deux mots, quand les entreprises sont contraintes d'arrêter leur activité, l'État verse aux salarié-e-s une indemnité de 70 % du salaire prévu. C'est évidemment indispensable pour plein d'entreprises, mais cela pose question quand certaines demandent à l'État de payer les salaires... pour continuer de verser malgré tout des dividendes à leurs actionnaires ! Ce système d'activité partielle est applicable dans le spectacle, et c'est aux employeurs de faire les démarches.

Notez bien : même s'il n'y a pas eu de contrat signé, un mail qui fait état des dates et des montants de rémunération vaut bien « promesse d'embauche » et donne droit à cette compensation !

Une petite exception cependant pour les contrats d'artistes et de techniciens : pour nous, l'État ne remboursera pas tout, 15% au moins resteront à la charge de l'employeur. Cela risque d'empêcher de fait les petites structures d'avoir recours à cette activité partielle.

Enfin, il y aura le lendemain de la crise. On ne s'étale pas ici, mais il faudra investir massivement de l'argent dans la culture, sinon, nous serons nombreux à devoir abandonner nos métiers. Et pour cela, il nous faudra nous mobiliser !!!!



Ci-dessus : la fameuse *Statue d'Intermittent*, qui n'existe pas.  
Alors que le *statut d'intermittent* lui... n'existe pas non plus.

## Souriez, vous êtes zoomé-e-s !

Avec le confinement, Zoom est devenu un outil indispensable pour beaucoup de travailleur-se-s, mais aussi d'étudiant-e-s et de professeur-e-s. Facile d'usage, gratuit jusqu'à une durée conséquente de réunion, doté d'une belle présentation, qu'est-ce qui pourrait vraiment faire défaut chez cette entreprise moderne ? Depuis longtemps pourtant, beaucoup de critiques se dressent contre Zoom, notamment sur la sécurité de son usage, les mensonges du PDG à cet égard, mais aussi son utilisation de nos données...

Sur la sécurité, notons qu'il y a peu on pouvait encore facilement pirater notre caméra quand le logiciel était téléchargé — et de nombreuses failles de sécurité ont été trouvées depuis —, ou qu'il est assez facile de s'introduire dans une conversation s'il elle n'a pas de mot de passe. Quant à vos données, Zoom les vend notamment à Facebook si vous vous connectez par votre compte Facebook... et le faisait encore récemment, même lorsqu'on ne possédait pas de compte Facebook ! Zoom a aussi été pris en flagrant délit de mensonge concernant le chiffrement de ses données.

D'après le Grand continent, « il n'est pas nécessaire d'avoir un compte ou d'avoir téléchargé l'application pour que Zoom collecte des données personnelles telles que : l'identité, le nom d'utilisateur, l'adresse mail, l'adresse physique, les numéros de téléphone, des informations relatives au métier, au poste et à l'employeur ainsi que les informations de paiement d'une carte bleue ».

Le FBI lui-même vient de mettre en garde ses utilisateur-ric-e-s contre le Zoom-Bombing, c'est-à-dire lorsque quelqu'un s'invite dans une conversation au hasard en hurlant, voire en étant nu, comme c'est apparemment arrivé à de nombreuses reprises. De quoi rajouter du piment dans vos cours...

Notons également, en passant, que si l'animateur-ric-e de la conférence partage son écran, il ou elle peut savoir exactement qui regarde l'écran à ce moment-là ! Amateur-ric-e-s de décrochage, soyez vigilant-e-s de décrocher au bon moment, ou vous pourriez être démasqué-e-s.

Face à tous ces problèmes, toutes les écoles de New York ont banni Zoom, et il serait grand temps d'en faire de même. Alors, on se retrouve pour un apéro open-source, gratuit et ultra-codé sur Jitsi ?

## Contre son tabou, écrire la dystonie de fonction

La dystonie de fonction est l'une de ces blessures profondes qui convoquent silence, tabou et honte. Pour une musicienne ou un musicien, si quelque chose se doit d'être caché, c'est la profonde impossibilité à s'assumer comme tel-le. Je procéderai à un bref rappel de ce qu'est la dystonie, mais le but n'est pas d'écrire un article sur ce trouble d'un point de vue médical et physiologique. Il s'agit d'écrire la dystonie, de se reconstruire un corps par l'écriture, de s'engouffrer dans la brèche créée par cette blessure.

Car il y a bien un avant et un après à la dystonie de fonction. Le geste d'artisanat remis sans cesse sur l'ouvrage ne fonctionne plus. L'écrivain ne peut plus tenir son stylo, la lèvre ne vibre plus, le détaché de la langue devient impossible, le doigt qui pince la corde reste dans la main. Mais la douleur comme signal d'alarme, qui habituellement nous contraint à nous arrêter, n'est pas là, et l'angoisse nous envahit face à la perte progressive de ses moyens. Le ou la musicien-ne d'orchestre ne tient plus ses sons ; la pression sociale, le regard des autres et le refus du problème peuvent être le début d'un effondrement personnel. Beaucoup de musiciennes et de musiciens ont des dystonies de fonction, notamment ici au conservatoire, des professeurs et des élèves. Les modèles du virtuose, l'imaginaire du génie, le rythme des concours, la compétition interne au conservatoire rendent la musique classique pleine de ces « corps sacrifiés sur l'autel de l'excellence » (1).

L'incapacité du milieu professionnel ou de l'environnement pédagogique du conservatoire à répondre à ces difficultés, à prendre en charge cela collectivement ne vous renvoie qu'à votre propre solitude. Au mieux on prendra maladroitement de vos nouvelles, en vous ramenant sans le vouloir à votre incapacité substantielle à jouer. Au pire, des professeurs devant lesquels vous jouiez chaque semaine n'échangent plus avec vous une fois que vous vous mettez en congé maladie. Pourtant, il existe des choses à faire, de nouveaux chemins à parcourir pour faire de cette aliénation la possibilité de nouveaux devenir. Car il s'agit bien d'un processus d'aliénation qui mène à la rupture, à ce burn out corporel, pour reprendre un terme que l'on commence à reconnaître comme pathologie du travail.

(1) *Etude des discours de la musique classique*, direction : Sophie Wahmich

L'aliénation vient du terme latin *alienus* : qui appartient à un autre. Chez Hegel, c'est l'action de devenir autre que soi, de se saisir dans ce qui est autre que l'esprit. Enfin pour Marx, c'est l'état de celui qui se trouve devant les produits de son activité comme devant une puissance étrangère qui le domine. Quel est cet extérieur qui pénètre en nous jusqu'à créer ce dysfonctionnement ? Chaque personne met en place sa quête propre, et si j'ai parlé tout à l'heure de certaines représentations, il y a une fonctionnalité sociale qui a pour but de fixer, de statuer, de régler : le principe d'institution. Alors dans le temple, face à ses gardiens, ignorant la crypte que Boltanski (2) a construite pour ses morts et ses disparus, le processus d'aliénation atteint son paroxysme.

En réduisant son artisanat à ce qui crée un statut, le musicien ou la musicienne perd son mouvement propre, celui qui lui permet de dire, de faire son geste instrumental. Et ainsi, en reformulant Marx : « L'aliénation [du musicien] (2BIS) devant son produit signifie non seulement que son travail devient un objet, une existence extérieure, mais que son travail existe en dehors de lui, comme une puissance hostile et étrangère ». Le corps est amené tôt ou tard à la rupture par des douleurs récurrentes, des tendinites ou une dystonie de fonction.

Ce texte n'a pas pour but d'écrire sur la dystonie, sur les réponses à y apporter, ni sur les débats entre les thérapies. Il aurait pu expliquer que la capacité d'écrire ce texte après plusieurs années repose évidemment sur un cadre affectif solide et un soutien financier familial fort, car ce sont des nécessités fondamentales pour se sortir de la situation. Le but n'est pas d'occulter ces problèmes (à quand une bourse de soutien pour les étudiants touchés ?) mais de livrer la dystonie à tous en ouvrant grand la brèche qu'elle crée. Essayer d'écrire ce corps blessé, c'est commencer à poser la question d'une autre forme de vie du musicien. Je ne cherche pas à trouver une signification à la dystonie, ou à dire de quoi la dystonie est le nom, mais à voir ce qui est exposé par le corps dans cet événement. Écrire le corps, c'est écrire depuis cette effraction dans l'existence qu'est la dystonie. À cette intersection, je réalise que « le corps est l'angoisse mise à nu ». Par l'écriture, je peux démêler petit à petit et patiemment les fils du sens.(3)

La dystonie est étymologiquement l'adjonction de deux idées : le préfixe « dys » qui marque une idée de difficulté, de mauvais état ; le mot grec *tónos* qui renvoie à deux acceptions : la corde tendue et l'action de tendre des cordes. Cela devient par extension l'intensité, le ton, l'accentuation et le rythme. La difficulté de tendre les cordes comme enrayage du geste, c'est aussi l'impossibilité d'une accentuation, d'un dire. Impossibilité du geste et pourtant, j'ai parlé tout à l'heure de la dystonie comme effraction du corps. S'il y a effraction, il y a donc mouvement. Impossibilité de la vibration ou obligation du cri ? Exposition du corps ou incapacité à proférer ?

Peut-être que chaque expérience d'aliénation porte en elle son renversement comme transformation de soi et du monde social.

Petit à petit l'évènement de la dystonie mène à l'abandon de son égo comme substance et ouvre la découverte de son rythme, de son mode d'être singulier. L'entaille de la dystonie s'ouvre sur l'étendue du corps et ses modulations rythmiques. La blessure reste. Mais elle donne la possibilité d'un corps à corps comme départ, comme danse de sa corporéité, parfois retranchement, parfois espacement, sûrement inscription dans l'intimité du monde des corps. Goûter à l'expérience du corps, c'est tisser dans les modulations corporelles de sa musicalité. Telle est la double faille de la dystonie de fonction : la faille ouverte par l'évènement et la faille du processus d'aliénation à renverser. Dans cette révolution, le musicien disparaît progressivement, la musique peut à nouveau s'entendre. Le musicien disparaît comme statut, comme état. En retrouvant son corps, il devient anonyme participant au monde des corps de ceux qui n'ont pas de nom. Il plonge sa corporéité dans la masse des singularités avec une nouvelle place dans le monde sensible. Mais sans signature, sans auteurs, sans cogito. Tout un chacun est porteur de ce devenir anonyme comme exercice de sa fragilité. Car se confronter à la dystonie, c'est comprendre que l'on est défini par ce que l'on ne peut pas faire, par notre impuissance. Cette négativité que l'on rejette parce qu'elle bride notre pouvoir, est en fait ce qui fonde notre singularité. On ne se définit non pas par notre capacité à faire, mais par ce qu'on ne sait pas faire, par nos zones de doutes, par nos quêtes qui y répondent, par nos errances et nos fragilités (4). C'est à cela que nous invite la dystonie : à voir l'envers du décor, ce qui cherche sans cesse à être capturé par les logiques de pouvoir mais ne peut jamais l'être totalement. Et par cette négativité, ce renversement des perspectives, cette révolution, il devient possible de s'en sortir vivant.

« Comme une gueule béante, la brèche était là, trou irréparable dans la ligne du progrès. »

(2) Le CNSMDP possède dans ses sous-sols une installation de Christian Boltanski : photos d'anciens élèves au mur, portraits de refusés aux concours sur des boîtes...

(2BIS) Marx parle en réalité à ce moment des ouvriers, c'est un extrait des Manuscrits de 1944.

(3) Réflexions à partir de *Corpus* de Jean-Luc Nancy

(4) Réflexions inspirées de *Création et Anarchie* de Giorgio Agamben

## De quoi on cause - Retours sur la causerie avec Geoffroy de Lagasnerie

Le confinement nous a contraints à renoncer, parmi bien d'autres choses, à la Causerie Nocturne Sur la Musique Du Présent du mois de mars, annoncée lors du précédent numéro de La Crécelle.

Les causeries sont un moment de réflexion critique au sein du conservatoire, organisées par les étudiants et ouvertes au public. Celle-ci devait se dérouler en plusieurs soirées et nous faire échanger avec différentes invitées sur le thème « la musique face à la domination masculine ».

Pour essayer de tromper notre frustration causée par le report de cette causerie à une date incertaine, nous avons partagé sur [notre nouvelle chaîne YouTube](#) l'enregistrement des précédentes.

À cette occasion nous proposons de nous plonger dans une des ces causeries qui a particulièrement marqué ses participants, intitulée « Penser (l'art) dans un monde mauvais », et qui avait pour invité Geoffroy de Lagasnerie.

Le but est de présenter quelques idées qui s'y sont échangées, les réactions et les débats que celles-ci ont suscité, et surtout, de nous interroger sur ce que nous autres, musiciens et danseurs qui ne sommes pas des intellectuels, pouvons bien faire de tout cela.

Nos affiches ayant été fleuries de commentaires hostiles à notre invité, nous nous attendions à des échanges houleux. Les auditeurs étaient particulièrement nombreux et il a fallu abandonner la cafet' pour le hall de la chapelle.

Geoffroy de Lagasnerie, philosophe et sociologue, décrit son parcours comme « classique de la bourgeoisie culturelle parisienne ». Son travail l'est bien moins : il écrit sur l'État répressif, porte une critique profonde du système judiciaire et carcéral, et aussi des institutions culturelles, qui vont être, lors de cette causerie, placées sous son scalpel.

Son idée centrale est que l'état du monde est tel qu'aucun artiste ne peut échapper à l'interpellation éthique qu'il résume ainsi : que veut dire faire un concert ou un ballet quand des gens dorment dans la rue, que des milliers de personnes se noient chaque année dans la Méditerranée et que la misère sociale étouffe le monde ?

Il est frappé par le grand écart, chez les « habitants » des institutions culturelles, entre des postures politiques qui se veulent radicales et « de gauche », et un conformisme discipliné, respectueux de l'ordre et partisan de la conservation pour tout ce qui touche à leur monde spécifique, à leur environnement propre, à leurs relations hiérarchiques.

Il constate et interroge ce dilemme que nous sommes nombreux à vivre entre ce que nous sentons politiquement et ce que nous faisons dans notre domaine d'expression. Il en déduit une nécessité éthique à refuser de ratifier les dispositifs culturels tels qu'ils se présentent à nous, car ces dispositifs (pour nous les salles de concerts, les maisons d'opéras, les festivals) participent à leur manière à l'exclusion sociale.

Il reprend ainsi la pensée du sociologue Pierre Bourdieu, qu'il cite souvent et transmet avec des mots très percutants.

Pour lui, il y a aussi un antagonisme entre la création artistique et sa captation institutionnelle. La manière dont l'État organise, modélise, façonne et hiérarchise les pratiques, transmet un imaginaire triste et faussé à ceux qui s'y consacrent, devenant ainsi un frein à l'apparition de nouvelles formes artistiques.

Un auditeur l'interroge : « N'y a-t-il pas, dans bien des initiatives qu'insufflent ou qu'accueillent des dispositifs culturels des plus officiels, une volonté d'inclure, de dépasser les frontières sociales, d'ouvrir, de faire venir à l'art des catégories sociales qui n'y ont que peu accès ? ». G. L. répond que l'on n'abolit pas les frontières sociales en abolissant les frontières physiques, et que l'on se sent souvent bien plus exclu par les œuvres elles-mêmes que par leurs modalités de partage. Par exemple, ce qu'on appelle à tort l'art autonome — pour suggérer qu'il est autonome des classes sociales — véhicule en fait un certain nombre de valeurs qui intimident encore plus ceux qui, socialement, sont déjà intimidés, en les renvoyant à leur incapacité à comprendre ce que d'autres comprennent : la valorisation de l'absence de lisibilité directe, l'euphémisation, le fait de « dire sans dire » ... La question du public ne peut donc se traiter qu'en amont, en étant intégrée à la création de l'œuvre dès ses premiers pas. D'une manière plus générale, il veut construire une théorie politique qui permette d'inventer de nouveaux types d'œuvres. Dans un champ qui est proche de lui, la littérature, il défend le minimalisme fictionnel, c'est-à-dire préférer la vérité à la fiction, qui ne peut qu'être, dans nos sociétés violentes, une euphémisation qui s'apparente au mensonge. Il s'appuie sur le travail d'écrivains comme Annie Ernaux et Didier Éribond.

De nombreux auditeurs vont intervenir au cours du débat, pour poser des questions, exprimer une adhésion, ou un désaccord. Un auditeur l'interpelle sur la question de la vérité et du mensonge qui ne lui paraît pas du tout suffisante pour penser l'art : « il ne s'agit pas forcément d'euphémiser, il peut s'agir d'inventer. »

Une auditrice se demande si cette façon de poser les choses n'est pas circonscrite à notre contexte présent et européen, et parle de celui du Moyen-Orient qu'elle connaît bien, où l'art est perçu comme quelque chose de l'ordre de la survie, face à une impasse politique insurmontable.

Un compositeur se demande si cela est si grave que la culture savante porte une forme d'exclusion. Après tout, les cultures populaires aussi ont parfois des codes excluants, tout groupe humain cherchant, dit-il, à se former en excluant les autres.

Un autre affirmera que le monde n'est pas si mauvais que ça et qu'il y a beaucoup de diversité au CNSMDP. La discussion sera riche, féconde, vive, les réponses de G. L. éclairantes, parfois nuancant son propos initial, parfois le poussant vers plus de radicalité, ces deux manières d'approfondir se confondant par moments.

Geoffroy de Lagasnerie nous aide à comprendre une tension, voire une colère, que nous sommes nombreux à éprouver face aux institutions culturelles, souvent sans savoir la formuler ni que faire avec.

Sa pensée peut être paralysante pour un artiste : comment continuer, si la légitimité et la nécessité même de l'art s'évaporent, et si l'on porte en plus la responsabilité des horreurs de ce monde ? Parfois, on semble presque invités à jeter l'éponge, à exercer ce que G. L. appelle le « droit au retrait et à l'apathie » et à renoncer à une pratique aussi engageante que l'art. Lui-même va parler de cette paralysie à laquelle une conscience politique vive peut conduire. Il nous invite à ne pas chercher la pureté éthique, qui ne peut conduire qu'à une aspiration à se dissoudre, et aussi à résister à la tentation de l'auto-exclusion, la marginalité ratifiant l'existence d'un centre.

On peut être circonspect devant son ambition d'inventer une théorie politique qui permette l'émergence de nouvelles formes d'œuvres. Vues d'où nous sommes, les idées politiques et les idées artistiques semblent bien venir d'un même grand bouillon social, mais ne coulent pas du même robinet.

On est d'ailleurs souvent frappé par l'absence de corrélation entre la conscience politique de bien des artistes et la force politique que peut prendre leur œuvre. La norme dans ce domaine semble être la contradiction ! L'exemple d'Anton Webern est édifiant : il a accueilli avec enthousiasme l'ascension d'Hitler au pouvoir et le national-socialisme — qui ne lui a pas rendu la politesse. À peine quelques années après, sa musique a considérablement nourri une génération de compositeurs qui voulaient faire « table rase » d'un passé musical post-romantique qui avait accompagné le fascisme. Le caractère de sa musique, sa concision, sa discontinuité sont apparus comme en étant l'opposition la plus radicale que l'on puisse imaginer. L'incroyable versatilité politique de la musique ne facilite pas le travail des théoriciens !

Comme on aime voir midi à sa porte, on aimerait que les intellectuels qui s'intéressent aux questions de l'art et de la politique frottent davantage leurs idées aux problèmes particuliers que pourrait leur causer la musique. Celle-ci, pouvant se passer des mots et des images, peut être totalement imperméable à la question de la vérité et du mensonge, telles que ces questions sont posées dans la littérature. Elle démontre pourtant régulièrement, avec une diversité de forme et une force considérables, qu'elle peut prendre des sens politiques.

Geoffroy de Lagasnerie part du dégoût que toutes les eaux sales d'une société de classes, infiltrées dans l'art, peuvent inspirer, et parle avec intensité à notre éthique. On peut être frustré qu'une pensée politique comme la sienne se concentre sur l'éthique de l'artiste et ne s'aventure que très peu sur la question des œuvres.

Pour nous autres, artistes en herbes, l'éthique peut trop servir d'échappatoire aux autres questions que nous posent nos domaines artistiques, questions fascinantes, fragiles, douloureuses parfois. On cherche encore une pensée politique qui puisse nous aider à comprendre l'enjeu que ces questions prennent pour nous.

---

*On ne dira pas : à l'époque où le noyer remuait ses branches dans le vent,*

*On dira : à l'époque où le peintre en bâtiment [Hitler] écrasait les travailleurs.*

*On ne dira pas : à l'époque où l'enfant faisait ricocher le caillou plat sur l'eau vive du fleuve,*

*On dira : à l'époque où se préparaient les grandes guerres.*

*On ne dira pas : à l'époque où la femme entrait dans la chambre,*

*On dira : à l'époque où les grandes puissances s'alliaient contre les travailleurs.*

*Mais on ne dira pas : c'était en des temps de ténèbres,*

*On dira : leurs poètes, pourquoi se sont-ils tus ?*



*Bertolt Brecht. 1937*

*Portrait de Bertold Brecht par Herbert Sandberg*

## Loin du Local, loin du cœur du problème ?

Lors du précédent numéro de la Crécelle, nous avons pu parler d'alcool, et en particulier de son rôle social de « soupape de décompression ». Mais pour ce dernier paramètre, l'être humain a trouvé beaucoup d'autres méthodes pour vaincre l'anxiété liée à la scène, méthodes qui sont aussi préconisées pour lutter contre la solitude du confinement : sophrologie, méditation, cohérence cardiaque, PNL... (*Hier j'étais dans moche dans la tess.. Maintenant je plais à Eva mendes...*) Parenthèse notable : de nombreuses personnes en cette période de confinement ont pu confondre les symptômes d'une crise d'angoisse (difficultés respiratoires, bouffées de chaleur...) avec les symptômes du Covid-19 !

Et quand les méthodes dites « douces » ne suffisent pas et que l'anxiété devient incontrôlable, les médecins peuvent vite prescrire différents types d'anxiolytiques (type Lexomil, Xanax...). Bouclons la boucle en ajoutant que les effets des anxiolytiques et des bêta-bloquants (utilisés pour la scène) sont macrologiquement les mêmes : relaxation (et possible somnolence selon la dose), diminution de la pression artérielle et des manifestations physiques de l'anxiété à court terme. Mais les anxiolytiques sont pris généralement à dose plus élevée que les bêta-bloquants (difficile de jouer Tchaikovsky après un valium...) et génèrent plus facilement des effets secondaires : dépendance, paradoxale augmentation de l'anxiété, amnésie antérograde... Vous le voyez, le traditionnel couplet « tant que c'est exceptionnel ça va » ?

Mais les excès existent. Et personne n'est protégé contre eux.

Et donc au lieu de vous proposer un axe de développement personnel qui vous permettra de mieux vivre dans votre environnement, pourquoi ne pas s'attaquer à l'environnement en lui-même ?

Pourquoi la solitude ou la scène sont des milieux si anxiogènes qu'ils nécessitent parfois une prise d'agents chimiques bloquant nos défenses naturelles ?

Et pourquoi lutter contre le stress sans en voir les côtés positifs ? Sans compter que de récentes études tendent à faire penser que le stress est mauvais pour la santé uniquement pour ceux qui pensent qu'il est néfaste...(1)

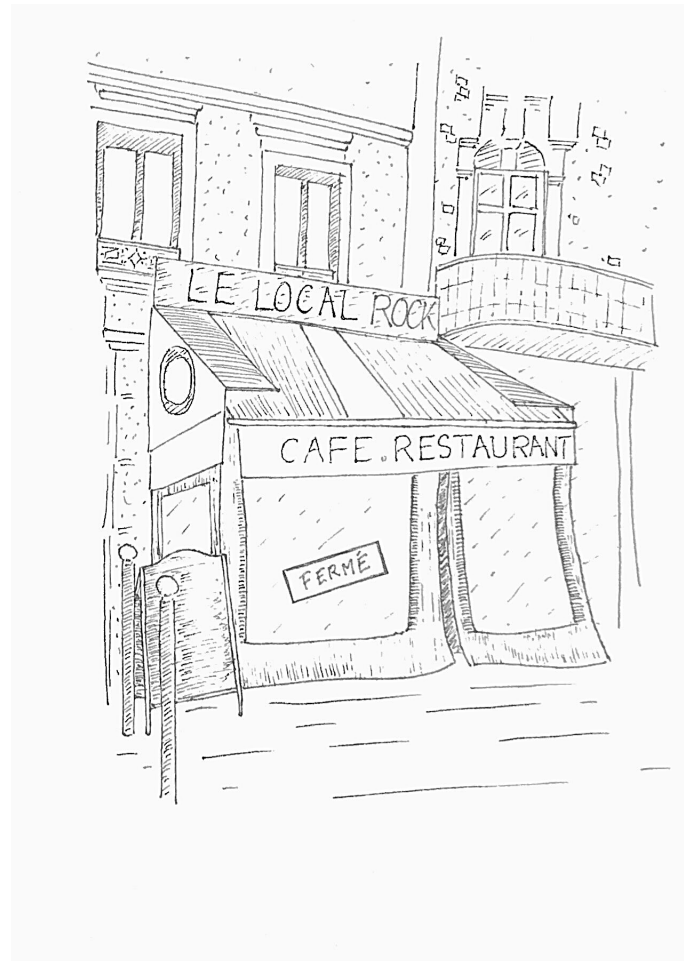
Petit topo sur ce stress. Il est principalement provoqué par l'envie de contrôle, la menace de l'égo et la peur de l'imprévu ou de la nouveauté. Il génère diverses hormones : de l'adrénaline pour un surplus d'énergie, du cortisol anti-inflammatoire et stimulant la mémoire, de la vasopressine antidiurétique (besoin de vous faire un dessin ?) mais aussi de l'ocytocine qui augmente l'envie de contacts sociaux...

Complicé en confinement, compliqué aussi en audition. C'est donc un problème d'adéquation entre comportements induits par le stress et ce que demandent aujourd'hui les situations stressantes...

Mais alors que l'on pourrait simplement se laisser guider par ces hormones (plus tu tends la main en situation de stress, plus ton corps apprend à le gérer...), on cherche à les combattre coûte que coûte. Et la solution des anxiolytiques et des bêta-bloquants est toujours répandue, et même souvent conseillée par des professeurs de musique. Selon une étude américaine de 1988, 80% des violons solo en prendraient. Et il suffit d'en parler autour de soi pour voir les langues se délier autour de ce secret de polichinelle...

Alors, dans une période où les effets néfastes du stress ne peuvent pas vous faire « rater votre vie », en tout cas pas avant un bout de temps... Pourquoi ne pas essayer de ressentir pleinement le stress, quitte à nous laisser paniquer ?

Et après, promis, on retourne boire des coups, les dix prochaines sont pour moi.



## Contre les maux des discours du temps, petit florilège de réponses

### Jonas Kaufmann, Ludovic Tézier et Winston Churchill : rendez-vous place des Grands Hommes ?

Jonas Kaufmann et Ludovic Tézier, deux stars de l'art lyrique, ont rédigé une pétition « [Jonas Kaufmann & Ludovic Tézier, opera singers for culture in Europe.](https://www.courrierinternational.com/article/2013/09/13/quand-winston-churchill-approuvait-les-gaz-de-combat) »

Il y aurait beaucoup à dire sur leur appel à ce que « le beau et la culture » ne disparaissent pas en Europe... Grande civilisation européenne dont le « devoir » serait de « pérenniser son plus beau legs » : l'Art !

Mais comme la pétition est rédigée « humblement » (!), on ne va pas trop leur taper dessus. Après tout, c'est comme quand les candidates Miss France disent qu'elles veulent la paix dans le monde, ce n'est pas si grave, même si la naïveté affichée de ces deux artistes richissimes prête un peu moins à sourire...

On ne sera pas trop durs avec eux, mais on ne les laissera pas s'en tirer non plus avec leur éloge du « grand » (!!) Winston Churchill, qui « à la question 'Doit-on couper dans le budget des arts pour l'effort de guerre?', répondait avec un panache inégalable (!!!) : 'Alors, pour quelle raison nous battons-nous?' ».

Petit rappel historique sur le Grand Homme.

La Grande-Bretagne avait promis l'indépendance aux Arabes et aux Kurdes pendant la 1ère guerre mondiale. Mais finalement, le Moyen-Orient a été réparti entre la Turquie et la France, et il a fallu réprimer les mécontents. Des révoltes ont éclaté et l'armée de l'air britannique a été chargée... de réduire les rebelles sous les bombes ! Winston Churchill, alors secrétaire d'État à la Guerre, a même suggéré qu'on utilise du gaz « moutarde » contre les Kurdes. « Je suis fortement en faveur de l'usage de gaz empoisonné contre des tribus non civilisées » [1] écrivait-il au War Office en mai 1919.

Il est aussi l'un des fondateurs de la Ligue de Défense de l'Inde en 1930, une organisation farouchement opposée aux mouvements décoloniaux ; et dans ses souvenirs du partage du monde décidé en 1944 avec Staline, il raconte avec quel cynisme ils se sont mis d'accord sur un partage définissant en pourcentage les intérêts respectifs des Occidentaux et de l'URSS dans les Balkans.

Mais c'est peut-être ça, un Grand Homme, quelqu'un qui entoure son cynisme de panache et de bons mots...

### Propagande à France Musique sur les CNSMD, vive les défenseurs du désastre !

Dans l'article Paris et Lyon : deux CNSMD face à la quarantaine paru ce mercredi 15 avril 2020 sur le site de France Musique, la journaliste Suzanne Gervais nous plonge dans le merveilleux univers de la continuité pédagogique des deux grandes maisons de l'enseignement musical. La colère est difficile à contenir face à la vanité d'un discours lisse et consensuel dans cette situation de tensions. Tout y est fait pour arrondir les angles.

La crise sanitaire du coronavirus, comme tout temps de tension sociale, met les mécanismes de pouvoir à nu. Si, au niveau national, il est évident que politiques et médias mentent sur l'étendue de la crise en Chine et la réalité du nombre de morts en France (entre les Ehpad et les non testés), France Musique reproduit ce schéma à l'échelle du petit milieu des conservatoires supérieurs. Tout comme la couverture médiatique officielle ne parle pas de la réalité dans sa profondeur et se fait le porte-voix des injonctions à la reprise économique, France Musique s'extasie sur la formidable continuité pédagogique qui s'opère dans ces institutions et ne parle pas réellement des étudiants, pourtant principaux intéressés.

Mais de continuité il n'y a point. Le monde est au début d'une crise politique d'envergure (car oui, la gestion d'une pandémie est quelque chose de politique), et si les médias pouvaient aujourd'hui servir à quelque chose, ce serait à faire le récit de ce qui se joue réellement dans ce temps de crise, comprendre celle-ci de manière sensible comme la mise à nu des rapports de pouvoirs, de classe et de domination.

Qu'est-ce donc qui est en jeu dans une institution comme les CNSMD ? « Faire cours vaille que vaille » afin de ne pas « transiger sur l'exigence ». Ouf ! L'honneur est sauf. L'état personnel de chacun un peu moins.

Comme dernière remarque, on pourra souligner l'absence totale de réflexion sur les outils numériques. Que France Musique et l'administration se réjouissent de fournir des données à des multinationales du numérique est une chose, que les élèves se voient obligés de mettre leur intimité en pâture aux géants de l'Internet relève bien du rapport de domination. [voir article p.10]

Bref, camarades journalistes, tâchez de contribuer à éclairer les problématiques du présent non pas comme ce qui vous est donné, mais comme un agencement complexe de situations et de rapports de force, si vous ne voulez pas être les promoteurs du désastre en cours.

[1] <https://www.courrierinternational.com/article/2013/09/13/quand-winston-churchill-approuvait-les-gaz-de-combat>

## Cadence rompue de l'écologie

Petit titillage de la *pétition de Cadence Rompue*, qui circule dans le milieu musical classique

A quoi bon serviront les caterings sans emballage sur les barricades de la révolution écologique ?

Prendre plus le train permettra-t-il de questionner le modèle nucléaire et de mettre fin à l'exploitation de l'Afrique pour l'uranium ?

Pourrons-nous mettre fin aux violences policières dans les banlieues par des projets de médiation culturelle financés par les banques extractivistes ?

Trier nos déchets nous assure-t-il de transformer la métropole capitaliste ?

Et avoir de la compassion sera-t-il suffisant pour détruire les inégalités de salaires dues au star-système de notre milieu ?

La rhétorique des petits gestes individuels ne sauvera pas la planète. Le désastre écologique amorcé est un fait politique. Rompre la cadence mène à la grève, la révolte et la lutte, car les forces productivistes ne se laisseront pas faire... Le Quatuor Ebène, Jean Rondeau, Ophélie Gaillard, et tou-te-s les signataires, on vous attend sur les barricades des prochaines luttes écologiques. Vive l'écologie politique !

## Plaidoyer pour *L'Internationale*

« La Reine, en femme pleine de bonté, concevait la bonté d'abord sous la forme de l'inébranlable attachement aux gens qu'elle aimait, aux siens, à tous les princes de sa famille, [...] mais cela ne signifie pas que la bonté fût moins sincère et moins ardente chez elle. Les anciens n'aimaient pas moins fortement le groupement humain auquel ils se dévouaient parce que celui-ci n'excédait pas les limites de la cité, ni les hommes d'aujourd'hui la patrie, que ceux qui aimeront les États-Unis de toute la terre. »

(Marcel Proust, *La Prisonnière*)

Mais si, après l'avènement des États-Unis de Toute la Terre, la Marseillaise cesse d'être un hymne national et n'est plus connue que d'une poignée de gens, comment allons-nous apprendre à chanter une quarte ascendante ? Et pour prendre 120 à la noire ? Les trotteuses ont disparu, si on nous enlève notre hymne, que deviendrons-nous ?

Chers amis, dormez sur vos deux oreilles, *L'Internationale* est là.

« Allonzen - fants » peut très bien devenir « De - bout » dans nos futurs manuels de formation musicale – c'est tout autant une quarte ascendante. Et quant à la pulsation, *L'Internationale* aussi se chante sur un rythme de marche, nous pourrons retrouver notre tempo.

Ces obstacles ainsi levés, soyons partisans, nous aussi, de ces États-Unis de toute la terre !

**Les musiciens de la Crécelle sont heureux de vous annoncer la parution imminente de leur version de *L'Internationale confinée*.**

## Dans le désespoir, la grivoiserie...

Apprendre les bienfaits de la Société Générale pour les étudiants du CNSMDP et découvrir les pétitions de Jonas Kaufmann dans la même soirée, c'est beaucoup... Contre la sidération, remettez-moi une contrepèterie Docteur !

Pour vos bourses d'urgence et en bonne société extractiviste (1), la Société Générale connaît le cri d'une bonne population. Le mécène généreux nous dit « *Je ne banquerai que lorsque j'aurai vu votre don !* » Sous pression, la cantatrice a peur que sa mue la perde... Face aux contestations et à la rigueur monacale du musicien, le mécène s'exclame bruyamment : « *Être en curé, cela suppose-t-il tant de laideur ?* » Ah, la basse d'élite...

En politique, il serait nécessaire de cadrer les stars. Dans cette pétition qui aurait pu s'intituler « *Ah ! Beaux-arts, quel mythe !* », Jonas Kaufmann, pour défendre la musique en perdait le ton en voyant ses petits ténors. Car oui, les auteurs ont peur qu'à cause de la crise de fond, les stars à la retraite n'aient plus de résidences. Mais, à force de buter, ces grands hommes risquent de voir leurs mythes disparaître. Et oui, eux comme les centristes du gouvernement ont du mal à piger.

### *L'Internationale de La Crécelle*

The image shows a musical score for 'L'Internationale de La Crécelle'. It is a symphonic transcription for a 10-piece ensemble. The score includes parts for Flute 1 and 2, Clarinet in C, Saxophone Alto and Tenor, Trumpet in B-flat, Trombone, Horn in E-flat, Percussion (Bass Drum, Snare Drum, Cymbals, Tom-toms, Gong, Triangle, Tambourine, Castanets, Maracas, Shaker, Tambour), and Piano. The score is in 2/4 time and features a 'Refrain 1' section. The lyrics are in French and include the words 'C'est la lutte... le fi... na... le, grou-pou nous, et de - main, L'in - ter - na - tio - na - le, se - ra le genre...'. The score is marked with 'accél.' and 'Symphonic trans.' and has a tempo of 102.

(1) Pour aller plus loin sur les bienfaits de nos mécènes <https://reporterre.net/La-Societe-generale-accro-au-gaz-de-schiste>



## Lettre ouverte à nos voisins

Cher·e·s ami·e·s, conducteur·ice·s de la ligne 5, travailleur·euse·s de la RATP,

Suite à la lutte commune menée ensemble contre la réforme des retraites, nous avons tardé à prendre de vos nouvelles.

Le confinement fait effet... sur le lien social. Il nous isole des solidarités tissées et nous renvoie à nos conditions respectives. Le suivi pédagogique exigé de notre administration nous cantonne à notre place d'élève, soumis au bon vouloir du professeur, aux injonctions à la continuité pédagogique afin que « tout reste comme avant ». Et dans l'angoisse de l'examen, dans la solitude affective du confinement, nous avons oublié durant ces premières semaines de prendre de vos nouvelles et d'être à la hauteur des luttes partagées. Car après avoir été à la tête de la lutte sociale par votre grève massive de décembre et de janvier, vous êtes aujourd'hui sous la pression de vos employeurs et en première ligne face à l'expansion du virus. Ces employeurs qui vous cachent le chiffre des salarié·e·s contaminé·e·s et le gouvernement qui vous demande de travailler afin de maintenir la production économique sont nos ennemis de toujours.

Ces injonctions au travail et à la continuité sont le reflet d'un pouvoir qui tient à se maintenir dans la conscience de sa propre inanité. Car nous savons qu'il n'y aura plus de continuité. Que ce soit par la surveillance de masse, d'autres vagues épidémiques, ou la casse du droit du travail au profit de la sacro-sainte croissance économique, l'état d'exception devient la règle.

Nous pensons fort à vous, cher·e·s ami·e·s. Quand nous sortirons à nouveau de chez nous, nous aurons le devoir de réinvestir la lutte de toute notre énergie. Le monde de demain se fera avec vous contre la classe dominante.

Que ce soit dans des temps chaleureux de fête et de musique ou dans l'affrontement direct avec les gouvernants et les oppresseurs, nous avons hâte de renouer avec ce qui a commencé durant la dernière lutte sociale. Nous saurons nous acquitter de notre dû envers ceux qui sont en première ligne.

Musique partagée et lutte commune, voici un bon programme de fête de voisinage !

Bises à toutes et à tous,

La Crécelle

## Sommaire

### Page 1

Culture partout, justice nulle part  
Continuité dans les choux, pédagogie aux fraises, on garde  
la pêche mais lâchez-nous la grappe !

### Page 2 et 3

#EuroNousPrendPourDesCons  
Les étudiants des Beaux-Arts résistent au virus du luxe

### Pages 4 et 5

De l'autonomie musicale à l'autonomie politique des  
musiciens

### Pages 6 et 7

Fragments de confinements

### Page 8

Les Mots croisés de La Crécelle  
Duo-feuilleton

### Page 9

Annulation de tous nos projets rémunérés, de quoi va-t-on  
vivre ?

### Pages 10 et 11

Souriez, vous êtes zoomé·es !  
Contre son tabou, écrire la dystonie de fonction

### Pages 12 et 13

De quoi on cause - Retour sur la Causerie avec Geoffroy de  
Lagasnerie

### Page 14

Loin du Local, loin du cœur du problème ?

### Pages 15 et 16

Contre les maux des discours du temps, petit florilège de  
réponses  
- Jonas Kaufmann, Ludovic Tézier et Winston Churchill : rendez-  
vous place des Grands Hommes ?  
- Propagande à France Musique sur les CNSMD, vive les défenseurs  
du désastre !  
- Cadence rompue de l'écologie  
- Plaidoyer pour *L'Internationale*  
- Dans le désespoir, la grivoiserie...